

Stéphane Spach, voyageur de la mélancolie

Il se considère comme un « photographe des bords de route ». Si la mélancolie est un territoire, Stéphane Spach en a pourtant exploré les recoins les plus intimes bien au-delà des lisières. L'Atelier contemporain lui consacre une très belle monographie.

Stéphane Spach n'est pas un photographe marcheur. Son cabinet de curiosités, son « Wunderkammer » comme il préfère l'appeler, recèle de trésors que seul pourtant un œil attentif à ce qui se passe à ses pieds est capable de saisir. Des cailloux, des briques, des clous rouillés, des os, des martinetes morts, aussi. Un réflexe qui tient de la jeunesse ou du collectionneur, il n'a pas creusé.

Stéphane Spach est donc un photographe conducteur, il longe au volant de sa voiture les forêts de la vallée de la Bruche qui le cernent depuis l'enfance : « J'ai besoin de rouler, de découvrir la forêt par la route. Il y a cette dimension cinématographique et cinétique de la voiture qui va me permettre de me projeter », dit-il. Et de raconter ses « histoires ». Des histoires d'ombres toujours. De clairières in-



Stéphane Spach dans son Wunderkammer, son cabinet de curiosités.

Photo DNA/Pascale REMY

quiétantes, de paysages impénétrables, étranges parfois.

« Je crée des lieux qui n'existent pas »

Si Stéphane Spach n'est pas un photographe marcheur, il n'est pas non plus un photographe du ciel bleu. Il attend le signal. Ce sont les lichens et les mousses chargés d'humidité qui le lui adressent. Alors il abandonne la chaleur du poêle à bois qui crépite pour aller capturer l'inquiétante esthétique ou les couleurs

« quasi phosphorescentes » que lui offre la nature. Théâtralisée, celle-ci se démultiplie sous son objectif. « Je crée des lieux qui n'existent pas », dit-il. Ses paysages monochromes du Champ du Feu sont parfois également corps vibrants, pileux.

Stéphane Spach est avant tout un voyageur de la mélancolie. Un photographe de l'éphémère, « des tulipes grasses qui se fanent et tombent dans un dernier tango », des objets trouvés et délaissés, « des abîmés et des oubliés », des plantains et des pissen-

lits qu'il saisit entrelacés comme dans une peinture de Dürer.

Fasciné par « l'impermanence et le basculement », le photographe est viscéralement préoccupé par le travail du contrôle de la lumière. Sa série de natures mortes « Jardin de Minuit », souvent montrée, insufflée par la lecture de l'écrivain japonais Tanizaki, dit-il, illustre cette maîtrise radicale. « L'ombre, c'est ce qu'on n'a pas envie de voir et j'ai mis trente ans à comprendre qu'il ne faut absolument qu'une source de lumière pour la magnifier », admet-il.

Magnifiquement servi par les textes d'Ann Loubert, Daniel Payot, Roland Recht, Jérôme Thélot et Alexis Zimmer, ce Voyage en mélancolie rend également compte d'un travail extrêmement conséquent au musée zoologique. En une rencontre avec le « mystère de l'éphémère », Stéphane Spach réussit à y capter « l'énigme du temps ».

Pascale REMY

Voyage en mélancolie, Stéphane Spach (L'Atelier contemporain), 336 p, 35 €.

L'auteur dédicacera à la librairie des Bateliers, 5 rue Schickelé à Strasbourg le 3 décembre à 18 h.